

Jacques Arthur Levy

Le thermomètre indiquait moins deux degrés. A partir de la Rue de Palestro, j'entrai dans la station du métro Réaumur-Sébastopol pour attraper la ligne 4 qui devrait m'amener à la gare Montparnasse-Bienvenue et de là je devrais prendre la correspondance RER pour Meudon. Je descendis les marches de l'entrée et me voici sur le quai. Jetant un coup d'œil sur le marquoir, le chrono de la gare montrait le départ du prochain train dans 3 minutes.

Mon sac à main bien tenu sur ma poitrine, je craignais d'éventuels voleurs appelés communément les enfants du métro. Mes mocassins de couleur rose ne m'ont pas empêchée de faire les cents pas pour dilapider le temps et dissiper le froid qui semblait

m'envahir. J'avais comme l'impression que la station n'était pas bien chauffée.

La station de métro Réaumur-Sébastopol était en forme de voûte. Un peu partout sur le mur, on pouvait lire en grandes écritures, les publicités de toutes sortes.

Cette station est connue pour sa grande affluence à toutes les heures. Mais ce jour-là, il n'y avait pas assez de gens. Sûrement le dernier train venait d'emporter tous les passagers qui bondent d'habitude ce lieu. Je vis à quelques mètres de la sortie, un couple des jeunes gens assis côte à côte en train de se bécoter comme des oiseaux. Un peu plus loin, une jeune dame qui tenait à sa main gauche un enfant d'à peu près 8 ans très richement habillé ; on dirait un mini-cosmonaute.

Plus loin encore, une femme africaine enjouée, sur laquelle s'appuyait une petite fille avoisinant 10 ans avec ses longues tresses. Cette dernière ne cessait de poser des questions à la dame qui était sûrement sa mère en lui montrant du doigt le couple amoureux de la sortie du métro :

- Henriette qu'est-ce que ces gens sont-ils en train de faire ?

La jeune femme consternée, n'a pas eu le temps de lui répondre, parce que sauvée par l'annonce faite par les haut-parleurs de la gare de l'arrivée imminente du train sur le quai.

Aussitôt le train à quai, tout le monde s'est pressé de sauter dedans et la gare, d'un coup, se vida complètement.

Une fois dans le train, je me suis assise sur un siège rétractible non loin de l'entrée. De ce métro, il faut 10 stations pour atteindre la gare Montparnasse-Bienvenue. Raison pour laquelle, je devrais être la plus détendue possible à cause du long parcours à effectuer. Je sortis de mon sac un livre de Fred Clémentz, « *Le Serment du Passeur* » et commençai à le dévorer.

Le train s'arrêta à la station suivante, Étienne Marcel. On vit entrer un musicien solitaire muni de son accordéon très ancien et commença à fredonner quelques refrains de mon chant préféré, « *la corrida de Francis Cabrel* ». Tellement qu'il l'interprétait très bien, je me sentis emportée et j'abandonnai ma lecture en remettant rapidement le livre dans mon sac. Je l'accompagnais en sourdine : « *Depuis le temps que je patiente, Dans cette chambre noire, J'entends qu'on s'amuse et qu'on chante, Au bout du couloir ;*

Quelqu'un a touché le verrou, Et j'ai plongé vers le grand jour, J'ai vu les fanfares, les barrières, Et les gens autour.. »

Pendant ce temps, les haut-parleurs annoncèrent le ralentissement du trafic suite à la découverte d'un colis suspect à 5 stations de là où notre train se trouvait encore.

On pouvait lire la déception dans les visages de plusieurs passagers à cause de ces genres de situations qui étaient devenues fréquentes avec les trains.

- Quelle affaire ? Qu'arrive-t-il encore !
- Nous sommes fatigués avec ces histoires.

De mon côté, tellement que j'étais plongée dans la contemplation de cette belle interprétation, j'ai trouvé que cette interruption du trafic m'était profitable. Le fameux musicien changea de chanson. Il fit l'interprétation d'une œuvre de Charles Aznavour intitulée *ma vie sans toi*. J'étais aux anges car cette chanson me rappelait mon mari Jacques Arthur qui me la chantait chaque fois que je me sentais isolée un peu. Je chantais avec lui : *« Ma vie sans toi, Est une vie sans certitude, Où je survis par habitude, En ressassant les souvenirs. Ma vie sans toi, Est faite de jours insipides, Où tout est vain et tout est vide, Privé*

d'espoir et d'avenir, Ma vie sans toi c'est un voyage sans escale, De lendemains aux matins pâles ».

Cette chanson m'avait fait penser à Jacques et je m'étais rappelé qu'il m'avait demandé d'effectuer pour lui une course en lui achetant de cerises chez notre dépanneur de fruits. Je pris mon téléphone dans mon sac et composa son numéro pour lui faire entendre sa chanson préférée interprétée merveilleusement par un griot du métro. Je laissai tomber après plusieurs tentatives sans suite.

Les haut-parleurs du train nous signalèrent de nouveau que tout était rentré à la normale.

Cette situation commença à m'inquiéter car j'étais avec Jacques Arthur depuis plus de 20 ans, il n'avait jamais éteint son téléphone et il ne s'était jamais passé autant de temps sans qu'il ne m'appelât ou me demandât de le rejoigne à tel ou tel autre endroit pour rentrer ensemble ou passer voir un de nos amis.

Je me soulageais en écoutant ma vie sans toi que le chanteur tirait en longueur tout en faisant circuler un petit panier pour que les gens de bonne volonté y déposent quelque chose. J'étais très contente de sa prestation. J'ouvris mon sac, pris mon petit portefeuille en cuir qui me sert pour garder les

pièces de monnaie. En commençant à ouvrir sa tirette interne que j'ai entendu le téléphone sonner. Je regardai en passant, je constatai que c'était un numéro qui n'était pas dans mon répertoire téléphonique. Je décidai de le rappeler plus tard, le temps pour moi de continuer à chercher les pièces à remettre à ce musicien plein de talents. J'ouvris grandement mon sac, pris deux pièces de deux euros et les plaçai dans le panier qui circulait dans toute la voiture du train.

Le train s'arrêta, il récupéra son panier et le voilà hors du train. Un petit silence puis des commentaires à propos de sa prestation s'en étaient suivis.

Au moment où les portes du train se refermèrent, j'attendis de nouveau mon téléphone sonner. Je m'empressai pour répondre.

- Allo
- Allo Madame, Allo ! c'est Madame Levy, Jacques Arthur Levy ?

Sans réfléchir, du pourquoi de cette question, je répondis.

- Oui, c'est bien moi. A qui ai-je l'honneur S'il vous plaît.

Au bout du fil, la surprise.

- Oui, Madame, c'est le Commissariat de Police de Meudon. S'il vous plaît Madame pouvez-vous nous joindre à notre bureau. Nous avons une petite communication à vous faire. Merci.

Juste après il raccrocha.

Je sentis un vide dans ma tête qui laissa vite un moment d'intenses réflexions. La Police ne m'a jamais contactée pour quoique ce soit. Je me demandais pourquoi cet appel de la Police. Mon fils Quentin, le turbulent, n'avait-il pas troublé l'ordre public ? N'avait-il pas connu des déboires avec ses amis ? Ma fille Chloé ne s'était-elle pas brouillée avec ses professeurs jusqu'à en venir peut-être aux mains pour que la police soit saisie ?

En analysant la situation, je compris une chose. Jacques Arthur n'éteignait jamais son téléphone. Et pourtant, il l'était toujours. La police m'appela et j'avais cherché à rappeler ce numéro mais sans succès. Je soupçonnais déjà quelque chose: Il était arrivé un problème à Jacques Arthur.

Je résolus de le rappeler de nouveau. Curieusement, son téléphone sonna. Un soulagement éphémère m'envahit. Et, je me disais que je devrais être totalement calme seulement quand j'allais entendre sa voix retentir au bout du fil. Mais, son

téléphone sonna si longtemps, après, un temps et plus rien.

Je ne m'étais pas fatiguée pour autant et je rappelai de nouveau. Cette fois-là quelqu'un décrocha et à ma grande surprise, une voix féminine qui répondit au bout du fil. Le temps de réaliser que c'est une femme ! Je pris courage.

- Allo !
- Allo ! ici le Pôle de Santé du Plateau - Meudon. A qui ai-je l'honneur ?

J'étais restée un peu silencieuse pendant quelques secondes, le temps de mettre toutes les idées en place. Je m'étais rapidement rappelé le cours des événements. D'abord, le téléphone d'Arthur était éteint, ensuite c'était la police qui m'avait appelé, puis, j'appelai à son numéro et c'est la voix d'une femme qui me répondait de l'hôpital de Pôle de Santé du Plateau - Meudon. Sans aucun doute, Arthur doit avoir connu un problème grave. Je me fortifiai et me ressaisis. Mais mon correspondant me posa de nouveau la question.

- Allo Madame, Je voudrais parler à Madame Tania Levy. Etes-vous Madame Levy ?

Au lieu de répondre à la question posée par mon interlocutrice, je formulai plutôt une demande. Une lueur d'espoir m'anima.

- Allo ! Madame, je voulais parler à mon mari Jacques Arthur Levy.

Un silence puis mon interlocutrice me demanda d'attendre un moment au bout du fil et de ne pas quitter. Pendant ce temps, je pensais que peut être Jacques Arthur serait un peu éloigné de son téléphone et qu'on le lui emmenait. J'ai pris mon mal en patience, j'attendais. Après, un temps, la même voix me relança et de manière hésitante, elle lâcha.

- Allo! Madame Levy! Madame Levy! J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

Un petit silence, puis elle continua.

- J'ai le regret de vous informer que votre mari vient de décéder à la suite d'un accident de circulation. Je suis désolée. Je ne saurais vous en dire plus. Merci Madame. Courage à bientôt.

Un moment d'inconscience puis je me retrouvai au terminus du train à la Porte d'Orléans. Je tremblotais et transpirais en plein hiver. Je m'étais rappelé la chanson de Charles Aznavour interprétée par ce musicien du métro qui était une prémonition de l'accident de Jacques Arthur.

Du terminus, je pris la sortie du métro. Où aller ? J'avais complètement perdu le nord. Je ne me retrouvais pas. Je pris mon téléphone, composai, le numéro de mon jeune frère Zolan pour lui annoncer la mauvaise nouvelle et lui demander de venir me rejoindre et m'accompagner à l'hôpital. Je doutais un peu et si, c'était la vérité pour que je voie le corps de celui qui fut tout pour moi, Jacques Arthur Levy.

Dans un café près de l'entrée du Métro, je m'y installai attendant l'arrivée de mon frère. C'est pratiquement qu'après chaque vingt minutes que je fondais en larmes. Je ne croyais pas que c'était vrai.

Comme il ne manque pas de curieux, un monsieur, dans la trentaine révolue, s'approcha, me salua.

- Salut ma belle ! qu'est-ce qui ne va pas ?

Je ne pouvais même pas répondre. Je le regardais comme s'il n'était même pas devant moi. Il relança de nouveau.

- Dis ma belle ! s'il t'a plaqué, de toutes les façons, il y a beaucoup de mecs. Je suis là pour te consoler.

Après plusieurs tentatives, il comprit qu'il ne pouvait rien espérer. Il quitta sans dire mot. Pendant la longue période d'attente, j'appelai Chloé et Quentin.

Ce dernier était bel et bien à la maison ; mais plutôt sa sœur Chloé qui n'était pas là. Je l'obligeai à ne plus sortir.

L'attente devenait toute une éternité. Je mourrais de froid. Je commandai une tasse de café que j'avalai d'un trait.

En ce moment-là, la vie n'avait plus de sens pour moi. Je me suis remémorée les beaux moments passés ensemble. Je me suis rappelé du jeune facteur qu'il était et qui venait toutes les semaines déposer du courrier. Il était frappé par ma gentillesse. Le souvenir de sa vivacité était encore très présent dans ma pensée le jour où il m'avait apporté des fleurs que j'avais refusé et pourtant en moi, brûlait déjà ce grand amour. Toutes ces réminiscences me mettaient encore plus du baume au cœur. Mais, déçu par mon comportement, il a fallu à Arthur un repli de plus de 6 mois pour réapparaître en circulation pour demander ma main lors d'une sortie ensemble sur son invitation.

Je commandai de nouveau une tasse de café que je prenais lentement. Je me suis encore souvenue du jour de la célébration de notre mariage où le prêtre qui officiait la cérémonie avait posé la question à l'assistance s'il y avait une personne qui détenait une information qui pouvait faire annuler cette célébration.

D'un coup, son père s'était levé pour faire le témoignage élogieux de son fils et pour terminer en demandant au célébrant d'annuler le mariage parce que lui n'a pas eu le temps de me connaître. Mais, c'est là où j'avais compris qu'il m'aimait vraiment. Malgré cela, Arthur se déplaça jusque-là où était son père pour le rassurer que j'étais une bonne femme pour lui, son enfant.

Pendant que je m'immergeais dans le passé, les larmes ne cessaient de couler de mes yeux déjà rougis par la douleur. Juste à côté de moi, je vis un couple en train de déguster de la glace et la dame semblait être préoccupée par l'enfant qui voulait à tout prix téter mais sa maman refusait. En voyant cette scène, je m'étais encore plongée dans le monde de pensées en me rappelant de la naissance de notre fille Chloé.

C'était un jeudi vers 16 heures, j'avais senti des contractions. Arthur revenait juste de son travail. Il me prit dans la voiture et nous étions allés à l'hôpital St Germain. Il ne voulait pas me laisser seule. Il m'accompagna jusqu'à la salle d'accouchement. Pendant que je donnais naissance à Chloé, il ne pouvait pas supporter de voir la quantité de liquide amniotique qui sortit de mon sein, il tomba et perdit

conscience pour ne s'éveiller que quelques heures plus tard.

Zolan s'était déjà positionné devant moi pendant plus d'une minute en train de me contempler pendant que j'étais distraite. Il m'appela d'une voix douce en agitant sa main devant moi.

- Eh Tania ! Tania !

J'étais comme si je sortais d'une séance d'hypnose. Il s'abaissa et me câlina en me tapotant légèrement sur le dos pour me consoler.

- Sois forte, je sais que ce n'est pas facile de perdre quelqu'un de la trempe d'Arthur. Il n'était pas un homme ordinaire.

Je ne répliquai mot. Il me prit par la main, m'amena à côté de sa BMW de couleur verte, il ouvrit la portière droite en me demandant d'entrer et la referma doucement. Il y entra à son tour par la gauche et démarra la voiture.

Il me proposa.

- Je t'amène à la maison. Tu dois être sûrement fatiguée. As-tu mangé ?

Sans réfléchir, je lui dis qu'on allait à l'hôpital pour voir le corps d'Arthur ne sachant plus qu'il était déjà très tard pour accéder à l'hôpital à cette heure. Il me répondit tout doucement.